
Vincent Rosenblatt

"Fever"

Photographies

Exposition

Du mercredi 1er juin au vendredi 29 juillet 2022

De 10h30 à 18h30, du mardi au samedi

Vernissage

Mercredi 1er juin, de 18h à 20h

Galerie du Passage - Pierre Passebon

20/26 Galerie Véro-Dodat, 75001 Paris



Ezequias - Funk Body#051
Fundição Progresso, Lapa
Rio de Janeiro 2018 © Vincent Rosenblatt

La galerie du Passage - Pierre Passebon inaugure "Fever" le 1er juin 2022, une rétrospective en 75 photographies du travail de Vincent Rosenblatt au sein des cultures urbaines de Rio de Janeiro et de la région de Belém do Pará, en Amazonie. C'est aussi le lancement en France de son premier livre de photographies : *Rio Baile Funk*, 200 pages, 17x23 cm, édité par LP Press au Brésil - thème de sa série principale.

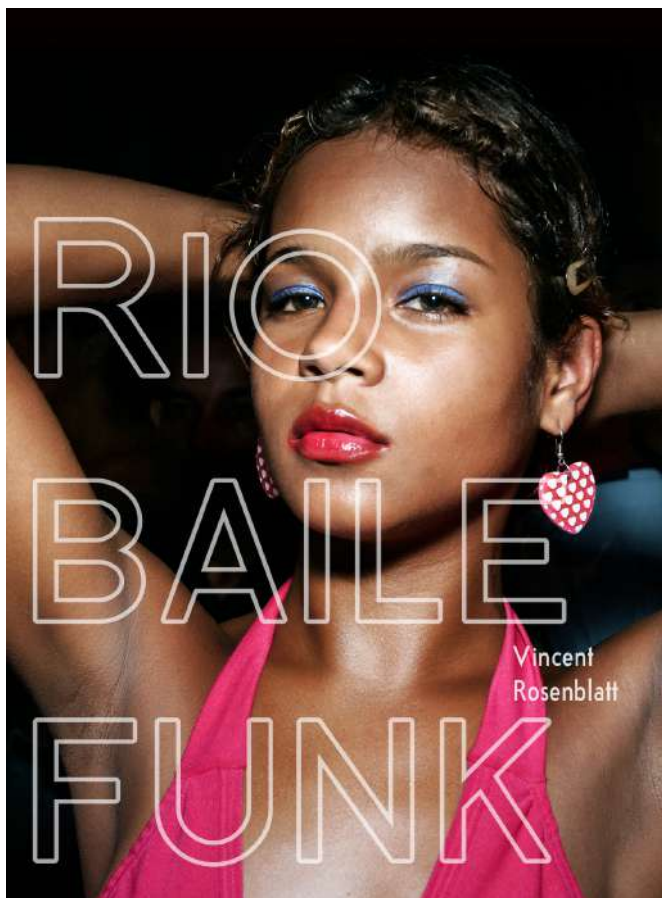
Pierre Passebon, collectionneur passionné d'images, a acquis plusieurs photographies de cette série. Certaines sont publiées dans le livre *Obsession Masculin*, que Pierre Passebon vient de lancer aux Editions Flammarion.

Rio Baile Funk

« Depuis 2005, je dédie beaucoup de nuits aux bailes, au corps à corps avec les funkeiros. Je tente de préserver la mémoire fragile de ces rencontres, de dépeindre l'énergie, les gestes et les désirs d'une certaine jeunesse de Rio de Janeiro, du début du 21^e siècle.

Attiré irrésistiblement par le son scandé par les murs d'enceintes géants et la crudité des paroles qui ébranlent, à chaque baile, les fondements de la bienséance sociale et l'illusion d'une démocratie raciale brésilienne, j'ai découvert un autre Rio.

Très vite, des DJ's, MC's et danseurs m'ont emmené de plus en plus loin, dans leurs favelas et périphéries, là où le funk se crée.



« Rio Baile Funk », 200 pages, 17x23 cm, LP Press.

45€ - en vente à la Galerie du Passage.

En guise de rituel d'accueil, je leur fournis mes premières images – ils les publient sur les premiers réseaux sociaux d'avant Facebook et Instagram, sur les communautés en ligne de chaque baile et favela. Ensuite, j'organisai aussi des projections sur les murs des favelas et de la ville, souvent au sein des bailes, pour valider le travail auprès de ceux que je photographie.

Le funk carioca est un kaléidoscope de rythmes, de rituels, de territoires et d'identités. Mon travail tente de rendre compte des mouvements collectifs, des élans individuels et des détails corporels : les corps des funkeiros comme autant de manifestes de liberté. Qu'il soit guerrier, politique ou sexuel - le funk me touche, surtout quand il repousse les limites de la liberté d'expression. Comme la photographie, qui étend sans cesse le domaine du visible. Que nous autorisons-nous à photographier ? Où nous permettons-nous de reconnaître la beauté du monde ?



Rio Night Fever #002
Massengo & Isabelly, Festa BlackLux - Santa Teresa
Rio de Janeiro 2018 © Vincent Rosenblatt

Les funkeiros ont partagé avec moi la responsabilité et le danger de produire des images de lieux « interdits » de représentation, car stigmatisés par la presse et constamment menacés par la violence d'État. Ils savaient que les plus beaux bals étaient voués à la répression et à la destruction et que cette beauté éphémère devait être documentée.

Ces dernières années, dans un contexte d'interdiction latente des bailes de favelas, une génération de jeunes producteurs noirs a réinventé les nuits de Rio. Dans des clubs populaires, les « fêtes noires » - Batekoo, Yolo Love Party et autres - ont amplifié la révolution du funk carioca: la célébration de l'identité et de la diversité sans discrimination crée, le temps d'une nuit, des espaces-temps sûrs pour vivre et rêver ».

Vincent Rosenblatt



Rio Baile Funk #038
Bonde dos Perversos
Baile do Boqueirão do Passeio
Rio de Janeiro, 2005 © Vincent Rosenblatt



Rio Baile Funk #137
Boqueirão
Rio de Janeiro 2011 © Vincent Rosenblatt

Bate-Bola

Rio, Carnaval Secret

Déferlant sur la ville en gangs, des hordes de clowns, improbables croisements entre Arlequin, poupée de chiffon, créatures hybrides de manga japonais, de films hollywoodiens et de guerriers africains terrorisent et font les délices des passants dans les favelas et périphéries de Rio de Janeiro, de la Zone Nord à la Zone Ouest. Les bate-bola semblent possédés par un esprit : il y a une origine afro-brésilienne dans la corporalité et le mouvement des clowns.

Armés de ballons ovales qu'ils frappent au sol, sonnante comme des tirs d'armes à feu – renforcés par les salves de feux d'artifices, ce sont parfois des centaines de clowns qui miment l'affrontement en bandes rivales. C'est de là que leur vient leur nom: Bate-Bola (« frappe-balle », en portugais).

Tout dans leur apparence atteint les sens : la juxtaposition audacieuse de couleurs, la fluidité des costumes gonflés par des mètres et des mètres de tissus, les dessins pailletés, peints à la main ou sérigraphiés, le violent parfum à la fraise ou à la vanille dont ils s'aspergent. Le spectacle nous ramène à un état d'émotion primitive, rythmée par le bruit terrifiant qu'ils émettent, allié aux feux d'artifices et aux graves émis par les murs d'enceintes qui pulsent le funk carioca.



Bate-bola #86
Turma do Índio,
Guadalupe
Rio de Janeiro 2017 © Vincent Rosenblatt

L'agressivité théâtralisée et symbolique des clowns est de l'ordre du simulacre et du jeu : une catharsis de la violence réelle qui traverse la ville et le pays. Ils sonnent comme le début d'une révolte ou d'une révolution qui prendrait d'assaut les rues. La rivalité - omniprésente - ne se limite la plupart du temps qu'à une rixe verbale. Cela fait partie du jeu. Les groupes scrutent et comparent leurs déguisements dans les moindres détails. Certains d'entre eux ont troqué le ballon (« vessie ») contre une ombrelle ou une peluche pour afficher une humeur plus pacifique.

Se moquer du costume de l'autre fait partie du jeu, lorsque deux groupes se croisent, se traitent de pauvres, de favelado et d'autres noms d'oiseaux, critiquant le matériel ou la finition du déguisement du rival. La lutte des classes est explicite, mais les humbles veulent être respectés. Un costume cher n'est pas synonyme de beauté, loin de là. Hors de la période du Carnaval, les chefs des groupes se félicitent et s'encouragent mutuellement dans des groupes sur WhatsApp, échangent des conseils techniques et fournisseurs.

La confection du costume est un art complexe, en perpétuelle évolution technologique. Chaque année, chaque groupe se fabrique un nouveau costume dans son intégralité. Tout commence par le choix du thème principal : Saint George terrassant le dragon – syncrétisme de l'Orisha guerrier Ogum, l'univers de Walt Disney, l'histoire du Brésil ou encore les derniers succès hollywoodiens... La confection est artisanale et le coût est extrêmement élevé. Un costume peut s'élever à 600 euros, soit trois mois de salaire minimum au Brésil payé en parcelles mensuelles au long de l'année - commandé au chef du groupe - qui est à la fois l'artiste et le tenant de l'autorité et le garant de la paix entre les turmas.

Il y aurait au moins un millier de turmas de bate-bola – groupes de 3 à 300 membres chacun, dans tout l'État de Rio de Janeiro.

Malgré tous les obstacles, ce rituel d'appartenance et d'identification collective, de solidarité au sein du groupe, séduit tous ses participants. Le désir de sortir habillé de bate-bola est irréprensible. De nombreux policiers militaires, également enfants de ces mêmes quartiers et favelas, ont fondé leurs groupes de clowns. De nombreux autres groupes ont au moins un policier en leur sein - ce qui a tendance à faciliter les choses lorsque les véhicules de la police militaire arrivent pour empêcher un groupe de faire sa fête de sortie avec feux d'artifice et mur d'enceintes géantes.

La police civile n'est pas en reste. Elle a sa propre turma de 200 membres. Leur sortie, très bien organisée, a quelque chose de martial, avec obligation faite aux clowns des autres groupes visiteurs de relever leur masque pour être scrutés par les clowns policiers.

Enfin, le désir de coercition de l'État de Rio de Janeiro a complètement échoué dans sa tentative d'anéantir l'essence du désir de Carnaval qui habite ses fonctionnaires. Les miliciens paramilitaires qui dominent un tiers de la ville dans la Zone Ouest de Rio, ainsi que les jeunes employés par les gangs du trafic de drogue - confinés dans les collines et les favelas - veulent eux aussi s'amuser et se vêtir de « bate-bola », après tout ils voient beaucoup de leurs amis d'enfance (qui eux ne sont pas des hors la loi) faire leur Carnaval. Les bate-bola révèlent pendant quatre jours l'irrédentisme des favelas et des quartiers populaires : leur désir de plus d'art dans la vie, le talent et l'explosion créatrice qui est contenue pendant le reste de l'année.



Bate-bola #57
Turma Amídia,
Olaria
Rio de Janeiro 2017 © Vincent Rosenblatt

Tecnobrega

Le culte des machines à son

Des idoles de lumières led, de lasers et feux d'artifices, des DJ's adulés comme des popstars internationales : les aparelhagens - machines montées par leurs DJs, font danser des dizaines de milliers de jeunes amazoniens de l'état brésilien du Pará, dont Belém est la capitale.

Depuis des décennies, des familles de la périphérie de Belém font construire leurs « Aparelhagens » - boîtes de nuit ambulantes à l'air de fêtes foraines, transportées par camions d'un bout à l'autre de la ville ou jusqu'aux villages les plus difficiles d'accès de cet est amazonien. Les musique traditionnellement exécutée sont le Funk Carioca, le Brega Funk du Nordeste et la musique née à Belém - la Tecnobrega - évolution de la Brega - souvent stigmatisée par les élites locales, considérée comme un sous-genre musical : Brega est synonyme de « mauvais gout ». Pourtant les « Aparelhagens » ont un public captif, leurs fan-clubs et déplacent les foules de tous âges.



Tecnobrega #093
Tupinambá,
Belém do Pará, 2016 © Vincent Rosenblatt



Tecnobrega #084
Crocodilo,
Belém do Pará, 2016 © Vincent Rosenblatt

Au début des années 2000, l'irruption de la technologie - les ordinateurs personnels - Internet et ses softwares d'édition musicale - provoque un renouveau et une évolution drastique des machines et de la musique : l'accélération du rythme (les musiques sont exécutées à 180 BPM) et une nouvelle façon encore plus rapide et acrobatique de danser en couple.

Du côté des machines, les familles traditionnelles de la fête ont compris l'évolution en lançant des « appareils » toujours plus futuristes : le Superpop - « l'aigle de feu de l'Amazonie », Rubi « la navette du son », le puissant Tupinambá (nom d'un des peuples amérindiens présent avant la colonisation) ou encore le Principe Negro se partagent les faveurs de centaines de milliers de jeunes issus principalement des périphéries de Belém. Au tournant des années 2010, de nouvelles machines géantes se disputent la place de favoris des cœurs : le Crocodilo ou encore le Badalassom - le Buffle du Marajó.

La plupart de ces machines sont construites en bois naval et recouvertes de métal et incrustées de leds dans les ateliers de João do Som, de Marcelo da Projesom, des frères Ronaldo et Rogério de Barcarena ou encore de Grande do Som ou de Valdeci - les cinq grands artistes méconnus qui donnent vie à ces créatures uniques au monde.

L'investissement total des plus grandes « machines » peut dépasser le million de dollars, investissement couvert en quelques fêtes, notamment pour le lancement des nouveaux « vaisseaux » de son. Au-delà des aparelhagens les plus célèbres, une infinité de petites machines locale, transforment les bars les plus déglingués de la périphérie pauvre de la ville et des villages le long du fleuve en lieu d'enchantement collectif.

Les tickets d'entrée coûtent de 2 à 6 euros selon les quartiers, souvent moitié prix pour les filles. Les fêtes peuvent réunir de 1000 à 10000 personnes. Des CDs des musiques jouées sont gravés en live pendant la fête, autre source de revenus générés par ce modèle informel mais puissant de production culturelle. Des centaines d'habitants du Pará vivent de cette activité pourtant stigmatisée ou ignorée par les grands médias brésiliens.



Tecnobrega #130
Crocodilo Prime,
Metropoles
Belém do Pará, 2017 © Vincent Rosenblatt

Les aparelhagens - animaux totémiques robotisés ou vaisseaux spatiaux, occupent une place particulière dans les esprits et le territoire des périphéries urbaines et rurales de la mégapole amazonienne : une cosmogonie de créatures héritées pour certaines de la mythologie des premiers habitants de la région, revue par l'influence de films comme « Transformers » et le cinéma de science-fiction.

Intercesseurs de la catharsis musicale et des corps en mouvements, les machines reçoivent le culte que la jeunesse, génération après génération leur vouent, dans l'état du Pará

Vincent Rosenblatt

Né à Paris en 1972. Vit et travaille à Rio de Janeiro, Brésil.

Après des études d'histoire, et de nombreux voyages photographiques en Pologne et en Russie de 1989 à 1997, Vincent Rosenblatt séjourne au Brésil pour la première fois en 1999-2000, grâce à une bourse d'échange Colin-Lefranc de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (ENSBA) – dont il est diplômé en 2001 – après un cursus au sein de l'Atelier d'Expression Photographique de Lesly Hamilton.

A partir du premier séjour à São Paulo et de nombreux retours, il décide de vivre et travailler à Rio de Janeiro. De 2002 à 2008 il développe un atelier photographique *Olhares do Morro* dans les hauteurs de la favela Santa Marta, offrant un espace d'expression et de recherche aux jeunes habitants, dont certains se révèlent de vrais auteurs. *Olhares do Morro* est exposé au siège de l'Unesco à Paris en 2004, aux Rencontres d'Arles et à Art Basel Miami Beach en 2005, en tant qu'institution culturelle et enfin à Stockholm en 2006 et Brasilia en 2007.

Parallèlement à son travail de photojournaliste, Vincent Rosenblatt documente depuis 2005 la scène underground des Bailes Funk - le Carnaval méconnu de la zone nord de Rio et la culture périphérique des métropoles brésiliennes, comme à Belém do Pará avec la scène de la Tecnobrega.

Expositions :

- MEP (Maison Européenne de la Photographie) in Paris (2011).
- MAR (Museu de Arte do Rio de Janeiro) – exposition collective "Rio, une passion française" (2014).
- Cidade Matarazzo ("Made by / Feito por Brasileiros") invasion créative à São Paulo (2014).
- CACP - Vila Pérochon in Niort (2015) – retrospective.
- SESC Madureira, Rio de Janeiro, exposition : "Bate-Bola – Rio Carnaval Secreto" (2016)
- Participation aux expositions: "Designing Club Culture 1960-Today" au Vitra Design Museum (Allemagne), Electro (Cité de la Musique, Paris) et « Historias Afro-Atlanticas » en 2018 au MASP (Musée d'Art de São Paulo) .
- Retrospective « Febre Nocturna » au Centro Cultural Internacional de Panama City en 2019.
- Retrospective « Rio Night Fever » à la Galeria da Gávea, Rio de Janeiro, 2020.
- Exposition "Insouciance – Juventudes Transatlanticas" à la galerie de l'Alliance Française de Rio de Janeiro – 2022.

Son travail a été publié dans le New York Times, National Geographic, M Le Monde, Gente di Fotografia, Gup, Dummy, Libération, Courrier International, Dagens Næringsliv, Piauí, Der Spiegel, SZ, Neue Zürcher Zeitung, Repubblica Delle Donne, Geo Ado, Afisha-Mir, Trax - entre autres.

Pierre Passebon

Collectionneur, Pierre Passebon ouvre en 1991 la Galerie du Passage dans l'un des plus jolis passages couverts parisiens : galerie Véro-Dodat au décor néo-classique de 1826. Cette galerie d'art propose du mobilier et des objets du XXème siècle à nos jours, Pierre Passebon y présente également régulièrement des expositions temporaires dédiées à des artistes du XXème siècle comme à des artistes contemporains.

Il est également directeur des ouvrages *Obsession* aux éditions Flammarion. Sa dernière publication: *Obsession Masculin*

"Voici Pierre Passebon : spirituel, érudit et doté de deux des regards les plus exigeants et audacieux du design. Pierre Passebon a grandi dans une ferme du XVe siècle en Touraine et a fréquenté le collège des Jésuites à Poitiers. "Dès l'âge de quatorze ans, je suis tombé amoureux des antiquités d'art", raconte le marchand, qui a notamment acheté un bronze Art nouveau représentant un nu.

S'il fait d'abord ses armes en éditant des livres de Chester Himes et Pascal Bruckner aux Editions des Autres à Paris, Passebon se tourne rapidement vers les antiquités. Dès l'âge de 25 ans, il tient un stand au marché aux puces de Clignancourt.

En 1991, Pierre Passebon ouvre la Galerie du Passage dans la galerie Véro-Dodat.

Il gravit rapidement les échelons du succès et du style. Il est à l'origine de la redécouverte sur le marché des céramiques de Joue, des meubles de Royere et des sculptures de Noll, qui languissaient dans l'ombre il y a 15 ans.

Il rassemble également depuis de nombreuses années des œuvres précieuses du design du XXe siècle lors des prestigieuses foires "Biennale des Antiquaires" et "Design Art London". "Ce que j'aime chez Pierre, c'est la légèreté et la fraîcheur de son goût, de ses choix" disait Karl Lagerfeld. "Il sait comment créer l'ambiance d'un passé bohème élégant, la façon dont il mélange les choses n'est jamais rétro. C'est toujours fait dans l'esprit du présent".

Extraits de "French Connection" par Brook S. Mason, Departure. Avril 2008

Le 22 mai, vente aux enchères de la Collection "Obsession Masculin" de Pierre Passebon, dont des photographies de Vincent Rosenblatt.

Vente « Masculin/ masculin » avec Barbarossa enchères.



Rio Baile Funk #22
Clube Boqueirão
Rio de Janeiro 2006 © Vincent Rosenblatt

CONTACT PRESSE

2e BUREAU

galeriedupassage@2e-bureau.com

+33 1 42 33 93 18

www.2e-bureau.com

[instagram.com/2ebureau](https://www.instagram.com/2ebureau)
